

Harrisme et kimbanguisme : deux Églises afro-chrétiennes en Île-de-France

En France, les Églises harriste et kimbanguiste sont constituées en associations selon la loi de 1901. Comptant un nombre réduit d'adeptes, elles doivent soit se faire adopter par des "Églises-mères" pour trouver des lieux de culte et pratiquer leurs rites, soit se justifier pour éviter d'être prises pour des sectes. Leurs fidèles forment des micro-sociétés cohérentes, qui vivent dans la continuité des pratiques du pays d'origine. Selon l'auteur, on est en présence d'un groupe de migrants qui s'adapte, plus qu'il ne s'insère.

par **Aurélien Mokoko-Gampiot**,
doctorant en sociologie,
université de Rennes-II,
Centre d'études
et de recherche sur les
relations interethniques
et les minorités (Ceriem)

Deux Églises afro-chrétiennes, le kimbanguisme et le harrisme, se sont installées en France respectivement en 1984 et en 1999, en tant qu'associations de loi de 1901. Nous avons cherché à comprendre comment s'organisent ces deux minorités religieuses, comment s'expriment leur rapport à la société d'accueil et leurs liens avec leurs sociétés d'origine. En nous rendant dans les lieux respectifs de cultes et de vie de ces deux communautés, nous avons ainsi tenté de saisir la nature des rapports qu'elles entretiennent avec l'environnement, par l'exploration de leurs expériences et de leurs pratiques religieuses, par la reconstitution de leurs parcours d'intégration, par l'analyse de leurs réseaux de solidarité.

Qu'est-ce que le harrisme ?

Né en 1913, le harrisme tient son appellation de son fondateur William Wade Harris, de nationalité libérienne et de groupe ethnique grébo. Le Libéria était en partie composé d'anciens esclaves, affranchis aux États-Unis, qui avaient manifesté le désir de revenir en Afrique. Ils étaient venus plus ou moins recoloniser les autochtones, engendrant des tensions puisque des colons blancs (britanniques) étaient déjà installés. C'est dans ce contexte que le prophète Harris, qui a reçu une éducation chrétienne chez les presbytériens selon les fidèles interrogés (chez les méthodistes, selon Jean-Pierre Dozon), prend part au soulèvement de son groupe ethnique. Il est alors emprisonné. C'est en prison qu'il reçoit la visite de l'ange Gabriel qui lui demande de répandre l'Évangile. Au sortir de là, William Wade Harris proclame l'Évangile de Jésus et lutte contre la sorcellerie. De son action prophétique est née l'Église harriste, qui est devenue membre du conseil œcuménique de Genève en 1998, avec un effectif

estimé à deux millions de fidèles, selon les apôtres interrogés. Le harrisme tire sa doctrine de la Bible et de l'enseignement du prophète Harris. Il est actuellement scindé en plusieurs branches, qui se réclament toutes de Harris, mais la succession officielle semble avoir été assurée par John Ahui, de nationalité ivoirienne. C'est à cette branche que nous avons eu à faire dans l'immigration.

Force est de constater que le harrisme, qui est, comme le kimbanguisme, une religion fondée sur la sauvegarde de l'identité noire, semble ne pas porter les marques de l'ethnicité. Elle fonctionne avec une mémoire empruntée (la Bible), et l'enseignement de son *leader* ; on n'y perçoit ni les traces des ancêtres, ni la référence à un territoire (aussi mythique soit-il), encore moins la sacralisation d'une langue quelconque. Le processus identitaire, tel qu'il se présente chez les harristes, retient les paroles du prophète, ainsi rapportées par l'un des apôtres : *“Mais en fait quand il est venu, il n'y a pas eu beaucoup d'enseignement. Tout l'enseignement tournait autour de sa prophétie, que l'on appelle la trilogie de la prophétie-recommandation du prophète William Wade Harris. Il leur a dit : ‘Mettez vos enfants à l'école, quand ils vont être nantis du savoir de l'homme blanc il vont vous lire le contenu de la Bible. Vous ne serez pas trompés. Et vous allez vous asseoir à la même table pour partager le même repas.’”* (Kwasi, 30 ans, Ivoirien, apôtre).

L'autre – ici le Blanc – apparaît comme un miroir à partir duquel le prophète s'est identifié pour prendre conscience du retard noir : il fallait donc aller à l'école pour être sur un même pied d'égalité avec le Blanc. L'Onu, les différents forums auxquels prennent part Blancs et Noirs, sont perçus par les harristes comme une réalisation de la prophétie de Harris, et donc un achèvement du processus identitaire. De ce fait, cette religion, du moins telle que l'ont présentée les apôtres de France que nous avons rencontrés, semble briller par une absence de programme actuel sur la question noire. C'est ce qu'a remarqué un apôtre camerounais, qui s'exprimait sur le ton du regret, voire du

© J.-P. Mounier/D.R.



Église harriste.
Prédicateur à l'autel.



reproche : *“Au fond, la revendication de cette Église se résume à mon avis à savoir quelle est la part de l’homme noir dans tout ce que Dieu a fait avec les hommes, dans ce processus qui part du Pêché originel et va jusqu’au plan de rachat. Quelle est la part du Noir ?”* (Gilbert, 40 ans, Camerounais, apôtre).

Qu’est-ce que le kimbanguisme ?

Contrairement aux harristes interrogés, les kimbanguistes ont une pensée déjà élaborée, au centre de laquelle se trouvent des réponses à la “question noire”. Le kimbanguisme doit son nom à son fondateur Simon Kimbangu. En 1918, le Congo belge entra dans une crise marquée par la famine et l’épidémie de grippe espagnole ; les Congolais mouraient par milliers. C’est dans ce contexte, en avril 1921, que Kimbangu, alors catéchiste baptiste, marié et père de trois garçons, répondant à l’appel du Christ qui lui disait de convertir ses compatriotes, guérit miraculeusement une femme agonisante. De cette guérison naquit un mouvement de protestation contre l’ordre colonial, qui conduisit Kimbangu en prison pendant trente ans, jusqu’à sa mort en octobre 1951. Kimbangu étant d’ethnie kongo, son mouvement devait attirer un grand nombre de Bakongos du Congo belge, du Congo français et de l’Angola, qui se mobilisèrent pour poursuivre son œuvre prophétique dans la clandestinité, sous la direction de sa femme Marie Muilu. La succession, prise en 1959 (après la mort de Marie Muilu) par son fils cadet Joseph Diangienda, semble désormais aller de père en fils, et être donc devenue patrilinéaire. C’est Joseph Diangienda qui a délivré le kimbanguisme du carcan ethnique dans lequel il est né pour lui donner une envergure mondiale. Il le fit reconnaître officiellement par le gouvernement belge en décembre 1959, à égalité avec les “Églises-mères”, catholique et protestante, et le fit admettre au sein du Conseil œcuménique des Églises chrétiennes en 1969.

Joseph Diangienda est aussi l’inspirateur du processus identitaire tel qu’il se réalise chez les kimbanguistes, puisque ses messages adressés aux fidèles tiennent lieu aujourd’hui de mémoire et de parole de la communauté ; mais ses paroles sont encadrées par la Bible et les “chants inspirés”. Les kimbanguistes désignent ainsi l’instruction divine reçue par l’intermédiaire des personnes que Dieu choisit lui-même. Derrière leur appellation de “chefs spirituels”, les trois fils de Kimbangu représentent aux yeux des kimbanguistes la Trinité divine incarnant le mystère du Dieu unique (Kimbangu lui-même) : Kisolékélé son aîné, Dialungana son second fils et Diangienda le cadet.

Contrairement au harrisme, le kimbanguisme propose un système très organisé de pensées et de croyances. Il suffit d’interroger un kimbanguiste, pris au hasard, instruit ou non, pour découvrir que la part de l’homme noir est déjà conçue avec précision, aussi bien dans sa lecture

de la Bible que dans sa façon de voir le monde. On trouve, sans les chercher, les paramètres de l'ethnicité dans le discours des fidèles, dans leurs chants, dans leurs prêches, dans les messages de leur chef. Mais ceux-ci se décèlent surtout à travers leur prise de conscience de l'identité noire.

Aujourd'hui, il ne fait plus l'ombre d'un doute aux yeux des kimbanguistes qu'Adam et Eve furent des Noirs, qu'ils naquirent au Congo belge, précisément à Nkamba, et qu'ils "parlaient kongo". Quoi de plus normal, si dans l'entendement kimbanguiste Adam et Eve sont nés à Nkamba, qu'on leur attribue la langue kongo qui est la langue parlée par ses habitants. Mais cette croyance, contrairement aux autres paramètres tels que la négritude d'Adam et Eve ou la malédiction des Noirs, n'est pas ouvertement explicite et semble ne pas faire l'adhésion des kimbanguistes non-kongos. On trouve à ce sujet nombre d'articles dans la presse locale, dont certains n'hésitent pas à établir une généalogie entre Kimbangu et les ancêtres bibliques ; il n'est pas rare que "l'axiome de l'Afrique comme berceau de l'humanité" y serve de discours théologique. La conscience d'être noir, chez les kimbanguistes, passe par la négation de soi : l'hypothèse du Noir héritier de la malédiction de Cham rapportée par la Bible (*Genèse*, 9, 18-27) est acceptable à leurs yeux, mais attribuable au couple adamique qui aurait hérité de la sorcellerie de Lucifer. Cette malédiction se manifeste par l'incapacité des Noirs à inventer sur le plan scientifico-technologique, par l'oppression toujours recommencée, et enfin par la sorcellerie qui fait encore des ravages parmi les Noirs.

L'appartenance à l'Église kimbanguiste, cependant, rend positif le fait d'être noir, puisque Kimbangu – qui est, on l'a vu, le mystère de la Trinité divine incarnée dans ses trois fils – est noir et que la communauté kimbanguiste est le peuple élu de Dieu, à la manière de l'histoire des Juifs telle que rapportée par la Bible. Actuellement, les kimbanguistes, qui, en décembre 1992, ont officiellement demandé pardon à Dieu pour le Pêché de l'humanité, se caractérisent par un certain attentisme. Mais l'attente du paradis promis (restauration du royaume de Kongo, multiplication des inventions découvertes par des Noirs, bouleversement du rapport de domination Noir/Blanc) ne les dissuade pas d'émigrer vers une France perçue comme un paradis sur un plan réel.

Le kimbanguisme en Europe

L'immigration des kimbanguistes en France commence en 1975 avec l'arrivée de jeunes étudiants congolais. Loin de leurs pays d'origine, priant dans des églises catholiques et des temples protestants, ces

Aujourd'hui, il ne fait plus l'ombre d'un doute aux yeux des kimbanguistes qu'Adam et Eve furent des Noirs, qu'ils naquirent au Congo belge, précisément à Nkamba, et qu'ils parlaient kongo.



étudiants se sont trouvés dans l'obligation de créer un espace pour se retrouver dans une logique de continuité avec les cultes kimbanguistes du Congo.

C'est à l'instigation de Kissolékélé, premier fils de Simon Kimbangu et chef spirituel adjoint, en contrôle médical en Suisse, qu'ils se sont retrouvés pour fêter Noël. De ces retrouvailles naquit le Cercle international kimbanguiste, qui se fixa deux objectifs : être d'une part un lieu de prière, de discussion biblique et d'échanges entre étudiants kimbanguistes en immigration en Europe (en Suisse, en Belgique, en France, au Portugal, en Espagne) ; et d'autre part être un organe de liaison entre l'Église kimbanguiste du Zaïre et les jeunes immigrés. Les kimbanguistes, se basant sur leur histoire qui est née dans trois pays (Congo belge, Congo-brazzaville et Angola), affirment que la naissance du kimbanguisme en Europe a été en quelque sorte rejouée dans trois pays européens (Suisse, France et Belgique) sous le contrôle de Kissolékélé. Avec l'accroissement de la taille de la communauté en France, le pasteur Alain Moïse Mahouahoua, à l'instigation du chef spirituel Joseph Diangienda, fit reconnaître le mouvement comme association de loi de 1901 en avril 1984.

Aujourd'hui, on compte environ deux mille fidèles en France, dont près de la moitié dans la région parisienne, répartis en dix paroisses. Il y a notamment celle de Laumière, avec une centaine de fidèles, celle de Viroflay, dirigée par le pasteur Batoba Seba, avec environ cinq cents fidèles, et celle de Saint-Denis Aubervilliers, dirigée par le pasteur Nzakimwena Matondo, avec près de sept cent cinquante fidèles. D'autres kimbanguistes sont disséminés en France, notamment à Rennes, Orléans, Nancy, Rouen, Lyon, Lille. Ce qu'ils appellent paroisse, c'est le rassemblement des fidèles habitant une même ville ou commune, pour exercer leur culte soit dans les églises catholiques, s'ils en ont l'autorisation (c'est le cas à Laumière et à Rennes), soit dans des salles louées. Ces paroisses sont constituées de chorales et de groupes⁽¹⁾ qui animent la vie culturelle. La communauté kimbanguiste de France est dirigée par un collègue, dont le président est le pasteur Joseph Mpassi.

Les cultes, qui se déroulent tous les dimanches après-midi et à certaines dates anniversaires, se subdivisent en trois parties. D'abord la partie liturgique, par laquelle s'ouvre le culte, est inaugurée par un chant d'ensemble et une prière d'ouverture, toujours faite par une femme, qui peut être désignée par le prédicateur ou se proposer spontanément si elle se sent apte à prier. Les kimbanguistes disent à ce propos que puisque c'est Eve, donc la femme, qui a péché la première, c'est aussi à elle de demander pardon la première à l'occasion des cultes. Le rôle du prédicateur est interchangeable, il peut être un ou une pasteur, un diacre ou une diaconesse, un ou une catéchiste ; mais aussi tout autre kimbanguiste homme ou femme, jeune ou vieux. Aussi,

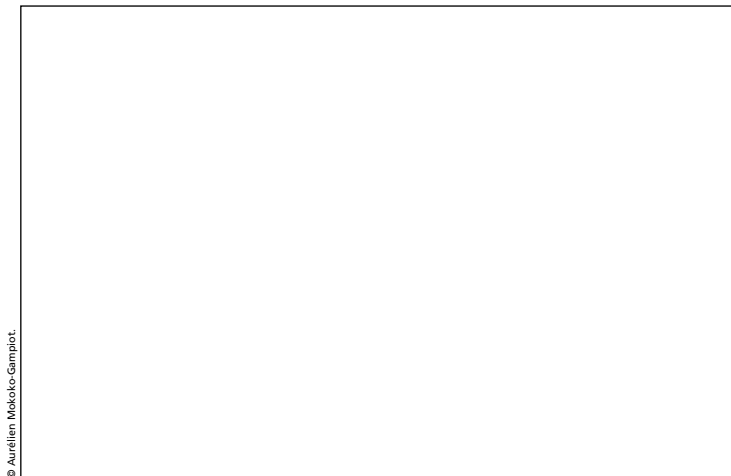
1)- Voir Aurélien Mokoko-Gampiot, "Le kimbanguisme en France : réflexions sur une communauté religieuse d'origine congolaise", DEA sous la direction de Pierre-Jean Simon, octobre 1998.

une lecture du psaume est ensuite faite par le prédicateur du jour qui demande, après cette lecture, un tour de chant à tous les groupes et chorales que compte la paroisse, à raison d'environ dix minutes par chorale. S'ensuit une deuxième lecture, celle du décalogue (*Exode* 20, 1-17 ou *Deutéronome* 5, 6-21 selon le choix du prédicateur ou de la prédicatrice) puis un deuxième tour de chant est demandé ; en général, on peut compter une heure par tour de chant.

Le sermon, temps fort du culte kimbanguiste

Une séance de trois prières – généralement dites par un homme, une femme et un(e) jeune désignés par le prédicateur – encadrées de trois chants est consacrée aux souffrances de toutes sortes qui assaillent les humains dans le monde : maladie, guerre, famine, pauvreté, etc...

La bénédiction des enfants, présentés par leurs parents, et la collecte dite Matondo (ce qui veut dire merci), interviennent sous la bénédiction d'un pasteur désigné par le prédicateur du jour, lorsque celui-ci n'est pas lui-même pasteur. Enfin vient la prédication proprement dite ; celle-ci peut se faire en français ou en lingala, voire en kikongo : tout dépend du prédicateur. Le temps n'est pas limité, le



© Aurélien Makoko-Gampiot.

**Le pasteur
Eulalie Mayamona
bénissant un enfant.
Paroisse kimbanguiste
de Saint-Denis.**

prêche peut durer trente minutes ou une heure, voire deux. Les thèmes sont tirés de la Bible, quelquefois des chants et messages du chef spirituel, et commentés selon la capacité d'analyse ou l'éloquence du prédicateur.

La prédication est l'un des moments les plus attendus du culte. On y bénéficie de l'expérience spirituelle de celui ou celle qui prêche : ce dernier témoigne des prodiges ou miracles qu'il a vécus, dont il a entendu parler, ou qu'il tient des chefs spirituels, les fils de Kimbangu. Il relate des rêves ou visions dont lui-même ou quelqu'un d'autre est le



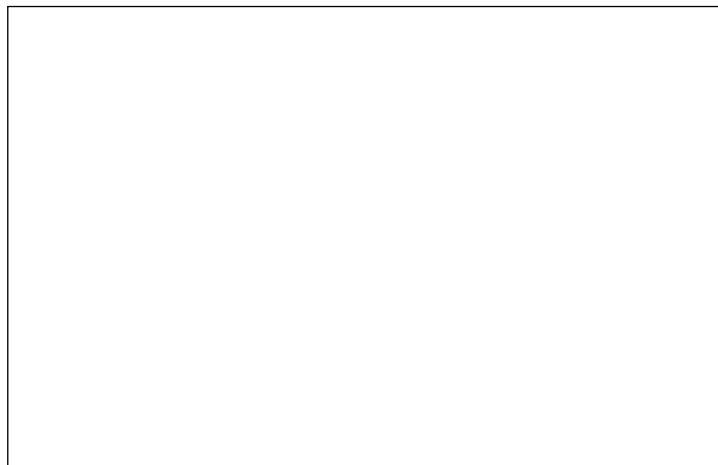
sujet ; sa marge de manœuvre fait de lui l'acteur principal de cette partie liturgique. Il est libre de commenter la Bible selon sa propre compréhension ou celle de la communauté, ne pouvant être interrompu pendant la partie du culte qu'il gère. Dialungana, chef spirituel de l'Église en France résume assez bien cette réalité en disant aux fidèles : *“Lorsqu'on te prêche, il vaut mieux que tu aies ta propre intelligence.”* Son sermon peut ainsi entraîner l'adhésion de la communauté, ou au contraire susciter des réactions négatives, qui se manifestent souvent dans la deuxième partie dite “sociale”, à travers des discussions entre fidèles. Après le “Notre Père”, un chant d'ensemble vient clôturer cette partie liturgique.

La “partie sociale” se subdivise en deux volets. Le premier commence avec l'annonce des communiqués de toutes sortes : mariages, naissances, nouvelles d'hospitalisations ou de décès, etc. Le deuxième consiste à saluer, publiquement et au rythme de la fanfare, les kimbanguistes venus en voyage ou d'autres paroisses, les différents visiteurs présents au culte et les responsables ecclésiastiques. Cette phase se termine par la salutation des descendants de Kimbangu présents au culte, le défilé en l'honneur du chef spirituel représenté par un des descendants de Simon Kimbangu ; enfin vient l'exhortation finale du descendant représentant du chef spirituel à la communauté.

La dernière partie est appelée *nsinsani*, mot signifiant “collecte”. Il s'agit d'une sorte de compétition financière entre différents groupes et chorales ; elle est animée par la fanfare, autorisant un type de défilé qui s'apparente à la danse. *“Les pas de danse (difficiles à distinguer des pas rythmés pour l'observateur non-averti) sont strictement interdits et sévèrement réprimés par les surveillants.”*⁽²⁾ C'est grâce au *nsinsani* que l'Église récolte les fonds nécessaires pour louer les salles qui servent au culte, pour organiser l'entraide au sein de la communauté en situation migratoire, ou pour aider leurs pays d'origine qui en ont tant besoin pour des grands projets de développement de

2)- Susan Asch, *L'Église du prophète Kimbangu, de ses origines à son rôle actuel au Zaïre*, Karthala, 1981, p. 143.

Une fanfare kimbanguiste.



© Aurélien Makoko-Gampat.

l'Église : la construction d'un amphithéâtre de deux mille places assises à Kinshasa, d'hôpitaux, de la maison du chef spirituel, de la cité sainte de Nkamba, etc.

L'Église harriste de France

L'installation des harristes en France est récente. En 1999, à l'instigation de Atchepô (actuellement chef apôtre, c'est-à-dire dirigeant de la communauté harriste de France), les harristes venus de Côte-d'Ivoire pour des raisons professionnelles ont commencé à se constituer en communauté au domicile de ce dernier. Progressivement l'effectif augmentait, d'où l'idée de faire reconnaître cette communauté en association de loi de 1901.

À la différence de l'Église kimbanguiste, qui est basée sur un triptyque national – puisant ses membres dans trois pays (Congo-brazzaville, Congo belge et Angola) – la communauté harriste enquêtée n'est constituée, malgré la présence de deux Camerounais, que d'Ivoiriens d'ethnies différentes. Son effectif est estimé à une centaine de fidèles, dont l'âge va de la naissance à la cinquantaine. L'Église harriste semble avoir compris le sens de la laïcité imposée par la loi de 1901 : parallèlement à l'Église, il existe une association "des frères harristes résidant en France", dont les statuts ont été publiés au *Journal officiel*. Son président n'est pas le chef apôtre, car la fonction de ce dernier se limite au clergé. C'est par cette association que les harristes veulent réaliser leurs projets en bénéficiant de subventions, par exemple se doter d'un temple.

"C'est grâce à cette association qu'on va pouvoir s'ouvrir sur l'extérieur. [...] Les gens ont dit : 'Ne touchez pas à l'organisation de l'Église, qui est vraiment sacrée. Mais venons créer notre association, où il peut y avoir des prédicateurs qui vont avoir leur rôle, des femmes qui vont avoir leur rôle, et qui gèrent même l'association.'" (A., chef apôtre, 55 ans, responsable du clergé).

Les harristes ont un fort sentiment d'unité qui s'explique aussi bien par leur situation migratoire que par l'étroitesse du groupe. À la fin de chaque culte, ils organisent un repas auquel tous les membres de la communauté prennent part. C'est un repas de communion, organisé de façon rituelle. Il se tient lors de circonstances spéciales, quand il y a une manifestation, le jour de l'An, un baptême d'enfants, ou quand la communauté reçoit des visiteurs. *"Nous, notre communion, on l'appelle la sainte Cène. [...] Le Christ a rompu le pain avec ses disciples et a bu le vin ; et nous, notre communion, qu'on appelle le repas sacramentel, c'est par exemple, la dernière fois lorsqu'on vous a reçus, juste après l'église on vous a invités à un repas."* (Kwasi, apôtre, 30 ans).

Plus nombreuses
que les hommes, les femmes
harristes sont minorées
par la position qu'elles occupent dans
la hiérarchie communautaire.



La place de la femme, qui est d'assurer la louange, le chant, la danse et le repas, attire l'attention de quiconque observe la communauté. Plus nombreuses que les hommes, elles sont minorées par la position qu'elles occupent dans la hiérarchie communautaire. Voici en quels termes s'exprime le chef apôtre à ce sujet : *“Quand il s'agit des problèmes cruciaux, qui engagent soit le village, ou bien qui peuvent engager la nation, excusez-moi, on laisse un peu les femmes à l'écart [...] Les femmes, même à nos réunions, elles n'ont pas le droit d'assister – aux réunions des apôtres, il faut préciser –. Et quand vous entrez à l'église, les femmes qui sont en tête, ce sont les doyennes. Elles peuvent voir des choses, conseiller ; mais elles ne participent pas à la vie active de l'Église, sur le plan spirituel. C'est là-dessus qu'on est, sur le plan spirituel. Elles ne peuvent pas prêcher, elles ne peuvent pas lire la Bible comme chez les protestants...”* (A, chef apôtre, 55 ans, responsable du clergé harriste).

Cérémonies culturelles harristes

Les fidèles harristes se retrouvent les dimanches. Dans une grande salle de réunion louée à l'Église catholique, située dans le XI^e arrondissement de Paris, le culte commence par une sorte de cortège. En tête de file, un homme muni d'un bâton, assurant la fonction de surveillant, ouvre la voie, suivi du prédicateur entouré du chef, des autres apôtres, des fidèles hommes et du restant des fidèles femmes en queue de file, les doyennes précédant les simples fidèles. Tous sont vêtus de blanc, les femmes ont la tête couverte d'un foulard blanc noué à l'Africaine. Le cortège escorte jusqu'à l'estrade, en chantant en langues ivoiriennes, le personnage-clé du culte, à savoir le prédicateur, qui est vêtu d'une soutane blanche ornée d'une bande de tissu noir en croix, coiffé d'un petit turban blanc et arbore une grande croix sur la poitrine.

La table, qui tient lieu d'autel, est ornée de fleurs, d'une clochette et d'une pendule (qui servent de rappel à l'ordre ou au temps, si les chansons sont trop longues), d'un crucifix et de trois bougies qui symbolisent la Trinité divine. À droite de l'autel, se trouvent dix chaises réservées aux apôtres, c'est-à-dire au comité de pilotage de la communauté en France ; tandis qu'à gauche se trouvent les sièges des doyens, qui sont considérés comme des sages avancés en expérience et en âge. Ces personnes étant absentes en France, leurs sièges sont réservés pour les invités d'honneur ou les visiteurs. Les fidèles sont placés séparément selon le sexe, en face du prédicateur : les femmes sont à sa droite et les hommes à sa gauche. Une sonnette met tout le monde à genoux, et le prédicateur commence le culte par une longue prière dans une des langues de Côte-d'Ivoire. S'ensuivent la lecture de la Bible, un “Notre Père”, puis la sonnette commande un chant, cela à trois reprises. Ensuite, vient la partie d'intercession : tout fidèle qui a

un problème personnel s'avance devant l'assemblée, se met à genoux et l'expose à haute voix. Sous nos yeux, une femme à genoux s'exprime ainsi : *“Mes frères et sœurs, il y a bien longtemps que je ne suis pas venue à l'église, je suis malade et ai été hospitalisée mais il n'y avait aucun changement, aussi je ne sortais plus de chez moi, lorsqu'une voix s'est adressée à moi cette nuit, me demandant pourquoi je ne venais plus à l'église. C'est ainsi que j'ai mis ma robe blanche ce matin et que je suis venue pour qu'on prie pour moi.”*

À l'issue des requêtes des fidèles, le prédicateur descend de l'autel et vient à la rencontre des intéressés. En posant son livre tour à tour sur leurs têtes, il y lit des prières, tandis que les fidèles agenouillés à ses pieds tiennent le pan de sa soutane. Un nouveau coup de sonnette, et un chant est entonné au bout duquel le prédicateur reprend sa place et commence en français le prêche proprement dit. Comme chez les kimbanguistes, il mêle proverbes et contes dans ses propos. La seule différence est que le rôle du prédicateur chez les harristes est reconnu et attribué à un seul homme alors que chez les kimbanguistes, il est interchangeable. La deuxième partie du culte commence aussi par les annonces et les nouvelles des absents, puis la parole est donnée à l'hôte de passage s'il le souhaite. Après un chant, une collecte est organisée, chacun dépose ses dons en espèces ou en nature. Cette partie se termine par les comptes et la proclamation du montant obtenu. La troisième et dernière partie commence par une danse rythmée par des instruments traditionnels qu'ils appellent castagnettes, mais cette fois trois femmes sont en tête, suivies du prédicateur encadré des deux apôtres, et du reste de la communauté. On pourrait croire à une danse érotique, les femmes dansant courbées en deux et remuant le bassin. Cette partie de danse peut être comparé au défilé kimbanguiste, à ceci près que chez les kimbanguistes, la danse est officiellement proscrite. Enfin vient la prière finale, dite par le chef apôtre.

© J.-P. Moumier/D.R.



Église harriste.
Le prédicateur pose
la Bible sur la tête
d'une femme et prie
pour elle.

Dépaysement et difficultés d'intégration

L'accueil d'un kimbanguiste ou d'un harriste nouveau venu en France est assuré par ses compatriotes : d'abord par la famille, puis par les amis kimbanguistes ou harristes et dans quelques cas exceptionnels par les communautés respectives. La communauté étant constituée de trois nationalités (issues des deux Congo et d'Angola) et des Ivoi-




riens en ce qui concerne les harristes, le nouvel arrivant se positionne en fonction de sa propre nationalité. C'est souvent les compatriotes qui orientent le nouveau venu dans ses premières démarches, en lui donnant les adresses utiles et en lui trouvant un premier emploi (généralement la garde d'enfant pour les femmes et tout ce qu'il est convenu d'appeler "petits boulots" pour les hommes). Mais l'immigration est un processus complexe qui n'a pas toujours les mêmes conséquences sur le vécu religieux des fidèles ; dépendant du système respectif de valeurs de son pays d'origine ou sa religion, le nouvel arrivant est dépaycé.

Ce dépaycement se manifeste d'abord par l'absence des temples kimbanguistes ou harristes dont il a l'habitude dans son pays d'origine : il se retrouve soit dans des salles louées soit dans les "Églises-mères", catholiques ou protestantes, qui cèdent – après leurs messe ou culte – leurs locaux à sa communauté. Le deuxième type de dépaycement, qui ne nous a paru décelable que chez les kimbanguistes, se révèle par une

rupture entre les deux systèmes de valeurs : originaire d'un pays où l'Église exerce une certaine discipline dans le domaine de la morale chrétienne, le nouveau migrant se retrouve dans un espace où les valeurs prônées par la société d'accueil semblent être véhiculées par la liberté individuelle. Le dépaycement, à la suite de plusieurs années d'immigration, prend la forme d'une sorte de crise d'identité qui se traduit par un dilemme

de la part du fidèle, qui doit choisir entre la vie en France et la foi et la persévérance dans l'observance du code moral. Le dernier type de dépayement est dû à la méconnaissance de ces deux religions dans le milieu d'accueil, ce qui non seulement provoque une crise d'identité chez les fidèles, mais a une conséquence sur leur intégration. Rappelons que toute religion autre que le catholicisme, le protestantisme, le judaïsme, l'islam ou le bouddhisme est perçue en France comme une secte. Par conséquent, l'intégration des fidèles des communautés afro-chrétiennes passe soit par des stratégies d'adoption des "Églises-mères", soit par des explications qui tiennent lieu de justification.

Les communautés afro-chrétiennes constituent des micro-sociétés cohérentes, où la solidarité fonctionne comme une valeur primordiale. Originaires des pays qui constituent le berceau de leur religion, elles se retrouvent face à l'indifférence et à la méconnaissance affichées par la société globale. Ainsi toutes les barrières dressées par la société d'accueil sont contournées par l'intégration à la micro-société. Les Églises kimbanguiste et harriste sont structurées selon une logique communautaire, qui vise à développer les Églises des pays d'origine par des collectes de fonds, à louer les locaux et à s'entraider en situation migratoire : visite des malades dans les hôpitaux ou chez eux, rapa-

 *Les Églises kimbanguiste et harriste sont structurées selon une logique communautaire, qui vise à développer les Églises des pays d'origine par des collectes de fonds et à s'entraider en situation migratoire.*

trierement de corps au pays d'origine en cas de décès, organisation des mariages des membres (ce dernier point n'est applicable qu'aux kimbanguistes, car les harristes n'ont jamais célébré un mariage depuis leur installation en 1999). Leurs cultes constituent aussi les lieux de leur reconstitution identitaire comme groupe religieux spécifique ; la structure du pouvoir à l'intérieur de ces communautés en situation migratoire est orientée vers le maintien de l'ordre dans les groupes avec ses codes moraux. Et cette attitude conduit fréquemment au repli communautaire.

La seule forme d'intégration possible s'exprime de façon individuelle par l'obtention des diplômes ou la fréquentation des écoles, la professionnalisation normative, l'acquisition de la nationalité française ou le mariage mixte au sens interethnique (chez les kimbanguistes). Cela d'autant plus qu'on note une absence de participation syndicale ou politique – excepté lorsque la morale harriste, célébrant la semaine spirituelle de l'écologie du 21 au 27 juillet, engage les fidèles dans des rencontres avec les écologistes. Les projets dont discutent ces communautés en situation migratoire tournent autour de l'achat d'un terrain en vue de construire leur temple. La question reste donc de savoir s'il y a un projet d'intégration définitive ou de retour au pays d'origine.

Retour en question ou question de retour ?

Sur la question de savoir si ces communautés ont un projet de retour et comment il s'exprime, trois tendances se sont dégagées : la première est représentée par les enfants nés en France ou arrivés en bas âge. Ils mettent l'accent sur le bilan désastreux de l'Afrique, avec les crises médiatisées qui y règnent, et n'aspirent pas à un retour aux pays de leurs parents. La deuxième tendance, constituée des parents, laisse percevoir deux attitudes. D'abord celle des hommes, qui posent comme préalable la réalisation de leur projet migratoire, c'est-à-dire l'obtention d'un capital financier destiné à créer une entreprise au pays. Les femmes, quant à elles, laissent percevoir une aspiration à un retour immédiat, la seule condition qui les retient étant le foyer conjugal. Enfin, la troisième tendance, que l'on trouve chez les kimbanguistes, met l'accent sur une dimension mystico-utopique du retour. Les kimbanguistes vivant actuellement dans l'attente d'un âge d'or, mêlent celui-ci à leur retour. Ils se considèrent comme une Église de mission, leur chef spirituel défunt, Diangienda, ayant insisté sur le passage de *Joël 2, 28* : *“Après cela, je répandrai mon esprit sur toute chair ; vos fils et vos filles prophétiseront, vos vieillards auront des songes et vos jeunes gens des visions.”* Aussi les kimbanguistes n'hésitent-ils pas à mettre en avant des raisons mystiques au sujet de leur immigration ou de leur retour. Loin d'être satisfaits de leur situation migratoire, et



encore moins du caractère infernal de leur pays en crise, tous aspirent à un coup de baguette magique qui les délivrera de la précarité dont ils sont victimes aussi bien chez eux qu'en France. Ainsi les communautés afro-chrétiennes de France, qui s'inscrivent dans une logique de continuité avec les Églises nationales des pays d'origine, sont basées sur le rétablissement ou le maintien de leur identité. De cette façon, l'intégration dans la société réceptrice semble être plutôt de l'ordre de l'adaptation que de l'insertion. ◀

Pour en savoir plus

- ▶ Marc Augé, *La leçon des prophètes*, Le Seuil, Paris, 1995.
- ▶ Georges Balandier, *La vie quotidienne au royaume de Kongo du XVI^e au XVIII^e siècle*, Hachette, Paris, 1992.
- ▶ Roger Bastide, "L'homme africain à travers sa religion traditionnelle", *Présence Africaine*, n° 40, 1962, pp. 40-41.
- ▶ René Bureau, *Le prophète de la lagune, les harristes de Côte-d'Ivoire*, Karthala, Paris, 1996.
- ▶ René Bureau, *L'homme africain au milieu du gué*, Karthala, Paris, 1999.
- ▶ Jean-Pierre Dozon, *La cause des prophètes, politique et religion en Afrique contemporaine*, Le Seuil, Paris, 1995.
- ▶ Annie Lenoble-Bart et Marc Spindler (direction), *Chrétiens d'outre-mer en Europe. Un autre visage de l'immigration*, Paris, Karthala, 2000.
- ▶ Marie-Louise Martin, "Les Églises indépendantes d'Afrique et l'Église de Jésus-Christ sur la terre par le prophète Simon Kimbangu en particulier", *Flambeau*, n° 29, pp. 41-49.
- ▶ Marie-Louise Martin, *Simon Kimbangu, un prophète et son Église*, Éditions du Soc, Lausanne, 1981.
- ▶ Bernard Nkaloulou, *Dynamique paysanne et développement rural au Congo*, L'Harmattan, Paris, 1993.